



MADÉLINE HUNTER

La petite modiste de Londres

L'HÉRITAGE DU DUC

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Madeline Hunter

Professeure d'histoire de l'art à l'université, Madeline Hunter est auteure de romances historiques à succès. Traduite dans douze langues, elle a été récompensée deux fois d'un RITA Award pour ses histoires profondes et sensuelles. Elle vit aujourd'hui en Pennsylvanie, avec son mari et leurs deux fils.

La petite modiste
de Londres

Aux Éditions J'ai lu

Le manuscrit du déshonneur
N° 8959

Les joyaux de la discorde
N° 12311

Sous le charme d'une inconnue
N° 12657

La quête de Davina
N° 12961

LES INSOUMISES

1 – Audrianna
N° 9823

2 – Verity
N° 9895

3 – Celia
N° 10005

4 – Daphné
N° 10026

LES SÉDUCTEURS

1 – Le maître de la séduction
N° 11658

2 – Le pire des adversaires
N° 11674

3 – Une si jolie fleur
N° 11751

L'HÉRITAGE DU DUC

1 – Le visiteur du soir
N° 13370

MADELINE
HUNTER

L'HÉRITAGE DU DUC - 2

La petite modiste
de Londres

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
HEIRESS IN RED SILK

Éditeur original
Zebra Books, published by
Kensington Publishing Corp.

© Madeline Hunter, 2021

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

Pour mes fils Thomas et Joseph

1

Dans la famille Radnor, l'excentricité était présente à divers degrés, tel un fil de couleur intriqué dans la trame d'une tapisserie. Certains membres étaient d'une teinte terne, alors que d'autres brillaient de mille feux. Au vu de son jeune âge, il était encore difficile de savoir de quelle nuance Kevin Radnor colorerait le tableau familial.

Il dénotait déjà fortement la propension à l'originalité dont faisaient preuve son père et son oncle. Quand un sujet captait son attention, Kevin se jetait à corps perdu dans son étude, jusqu'à l'obsession. Ainsi, à la veille de ses trente ans, il avait acquis des compétences hors du commun dans les domaines de l'escrime, de la mécanique, de l'ingénierie, des papillons de nuit, du grec ancien, de la chimie... et des plaisirs charnels.

En cette fin de mois de mars, c'est cet engouement spécifique qui l'avait conduit dans une maison close du quartier de Portman Square. Depuis quelque temps, son esprit était accaparé par un problème professionnel, et seul le plaisir de la chair pouvait apaiser ses tourments. Cet établissement était réputé pour ses hôtes vendant leurs charmes par choix et non par désespoir, ce qui lui donnait bonne conscience lorsqu'il contribuait à anéantir la réputation d'une femme. De plus, il aimait leur

enthousiasme qui, selon lui, allait de pair avec l'inventivité.

Torse nu, il était assis dans la chambre d'une certaine Béatrice, une jolie rousse qui s'effeuillait lentement sous ses yeux. Kevin oubliait déjà ses soucis. Vêtue de ses seuls dessous, elle se pencha pour faire glisser un bas le long de sa jambe, une posture qui exposait ses fesses rondes.

Au moment où elle ôtait le bas de son pied, quelqu'un frappa à la porte.

— C'est occupé ! lança Béatrice.

— Je voulais juste te dire qu'elle est arrivée. La nouvelle capeline ! fit la voix étouffée d'une femme. Elle est superbe !

Béatrice passa au second bas. Distracte par cette interruption, elle n'était plus à ce qu'elle faisait.

— Va voir, lui dit-il. Cela ne me dérange pas.

Elle sautilla vers lui avec entrain et l'embrassa, puis elle alla entrebâiller la porte.

— Tu vois ? fit l'autre femme.

— Oh ! Elle s'est surpassée, cette fois, commenta Béatrice. Regarde un peu ce ruban, la qualité du point...

— Rosamund est la meilleure.

Rosamund. Ce prénom attira l'attention de Kevin, qui se leva pour rejoindre la jeune femme sur le seuil.

— J'apprécie les jolies capelines, déclara-t-il. Faites voir.

C'était un modèle aux tons roses et bleus très printaniers, en toile crème et ourlé de rubans formant des rosettes.

Cependant, c'est surtout la boîte posée sur le plancher qui l'intéressa, car elle portait l'étiquette de la chapellerie Jameson à Richmond.

Il demeura impassible mais, dès que la porte se fut refermée, il enfila sa chemise.

— Quoi ? s'étonna Béatrice. Je croyais qu'on...

— Je viens de me rappeler un rendez-vous important. Ne t'en fais pas. Je paierai la passe à Mme Darling.

— Moi qui pensais prendre un peu de bon temps, geignit-elle, boudeuse. Tu es l'un de mes préférés, tu sais.

— Ce n'est que partie remise.

Un quart d'heure plus tard, Kevin arrêta son cheval devant un édifice de Brook Street, dans le quartier de Mayfair. Dès que la porte s'ouvrit, il entra en trombe et écarta sans ménagement le valet pour filer à l'étage, ignorant ses protestations.

Il pénétra dans une chambre à coucher plongée dans la pénombre.

Une femme poussa un cri de surprise.

— Nom de Dieu, Kevin ! s'écria un homme.

Le jeune homme s'arrêta net face au couple qui l'observait depuis le lit. La femme avait remonté le drap sur son visage.

— Franchement, Chase, ta famille est parfois insupportable ! gronda-t-elle.

— Je suis terriblement désolé, Minerva... Chase... mais je l'ai trouvée ! J'ai trouvé Rosamund Jameson !

Rosamund espérait que la dame qui s'attardait devant la vitrine depuis un moment franchirait le seuil de sa boutique. Sa pelisse en laine bleue façonnée sur mesure était élégante, et sa capeline valait un certain prix. Rosamund ne put s'empêcher d'imaginer des transformations sur ce modèle : un bleu plus foncé, une matière plus brillante pour contraster avec les cheveux bruns de la femme... Le bord méritait d'être ourlé de dentelle, peut-être.

Cette dame avait un beau visage et un regard sombre saisissant. Quel dommage de le dissimuler !

Hélas, elle s'éloigna. Rosamund reporta son attention sur Mme Grimley, qui avait décidé d'acheter l'une des dernières créations de sa collection automne-hiver et exigeait une remise car la saison touchait à sa fin. Rosamund avait accédé à sa demande. Le chapeau comprenait un peu de fourrure – un luxe inabordable pour sa clientèle habituelle. En conséquence, elle ne l'avait pas vendu.

— Souhaitez-vous commander une capeline pour les garden-parties du printemps ? proposa-t-elle en plaçant son achat dans une boîte.

Ces emballages avaient également un coût, mais toute modiste digne de ce nom se devait de les offrir à ses clientes. Elle voulait être à la hauteur de ses ambitions et avait choisi un carton pourpre qui rehaussait joliment l'étiquette crème.

— Je vais réfléchir, répondit Mme Grimley. J'ai l'intention de me rendre chez ma sœur, à Londres, pour faire quelques emplettes en sa compagnie. J'aurai peut-être besoin de vous à mon retour.

Rosamund lui sourit pour masquer sa déception. Jamais elle n'aurait pu ouvrir une boutique dans les rues huppées de la capitale, et elle se réjouissait d'avoir eu cette opportunité à Richmond, petite ville située à une dizaine de kilomètres du centre de Londres. Si ses meilleures clientes lui passaient commande de temps en temps, elles se fournissaient surtout à Mayfair. Un jour, elle serait modiste là-bas et ses tarifs seraient deux fois plus élevés. En attendant, elle ne pouvait brûler les étapes.

— Je serais ravie de vous créer un chef-d'œuvre, si vous le souhaitez.

Elle noua le ruban qui ornait le couvercle du carton et le remit à sa cliente.

— Vos autres articles seront prêts d'ici un jour ou deux et je les ferai livrer chez vous. Ils sont presque terminés.

En réalité, Rosamund tirait la majeure partie de ses revenus de la vente de simples coiffes et des commandes de ses amies londoniennes telles que Béatrice.

Elle songea à la capeline qu'elle lui avait envoyée deux semaines plus tôt et imagina Béatrice coiffée de ce modèle au parc. Rosamund avait inventé une nouvelle forme de rosette en ruban de gros-grain, une technique unique qu'elle refusait de partager. Peut-être qu'un jour, les dames de la bonne société se battraient pour arborer ses rosettes...

Mme Grimley prit congé. Rosamund remit de l'ordre sur le comptoir, puis elle se retourna pour disposer des rouleaux de galon sur une étagère. Elle mettait un point d'honneur à bien présenter ses articles, à mettre en valeur l'éclat de leurs couleurs afin d'attirer l'œil des dames.

Elle époussetait un présentoir lorsqu'elle aperçut l'inconnue à la pelisse bleue qui observait à nouveau la vitrine. Pour l'inciter à entrer, la jeune femme lui sourit, sans cesser d'agiter son plumeau.

L'inconnue ouvrit la porte et balaya la boutique du regard. Elle examina les capelines exposées sur le comptoir et les étagères avant de poser les yeux sur Rosamund, qu'elle toisa sans vergogne.

— Êtes-vous Rosamund Jameson ? Avez-vous vécu dans Warwick Street, à Londres ?

— Oui, en effet.

La dame sortit une carte de son réticule.

— Je m'appelle Minerva Radnor. Je vous cherchais.

Rosamund accepta la carte. *Agence Hepplewhite, enquêtes et filatures discrètes.*

— Hepplewhite ? Je croyais que vous vous appelez Radnor...

— Je me suis mariée. L'agence est à mon nom de jeune fille.

— J'ai l'impression que vous n'êtes pas venue m'acheter un chapeau.

Le sourire de Mme Radnor fit pétiller ses yeux de braise.

— En effet, même si les vôtres sont superbes. Cela fait des mois que je vous cherche pour vous informer d'un héritage dont vous êtes la bénéficiaire. Un héritage conséquent.

— Inutile de fermer la boutique, dit Mme Radnor. Si une cliente se présente, je patienterai.

— Comme si je pouvais m'entretenir avec une cliente, à présent, souffla Rosamund en tirant les rideaux avant de verrouiller la porte. Je tombe des nues.

— Vous n'allez pas défaillir, j'espère...

— Je n'ai pas besoin de sels, répliqua la jeune femme en la regardant par-dessus son épaule. Des explications me suffiront.

— Naturellement.

Mme Radnor approcha une chaise de la table qui trônait au centre de la boutique.

— Qui diable m'a légué cet... héritage ?

— Le duc de Hollinburgh. Vous le connaissiez ? Abasourdie, Rosamund prit le temps de se ressaisir.

— Je l'ai rencontré, oui. Nous ne nous sommes parlé qu'une seule fois.

Elle comprit enfin le regard appuyé de Mme Radnor.

— Nous n'étions pas amants ! Ce n'était pas du tout ce que vous semblez croire.

— Je ne crois rien. Voyez-vous, je suis également son héritière, et nous n'étions pas amants non plus.

En fait, je n'ai jamais rencontré le duc. Je trouve fascinant que vous ayez eu une conversation avec lui.

— Elle n'a pas duré longtemps. Il avait appris certaines choses sur moi.

Peut-être s'était-elle trop confiée, mais elle était si lasse... Et ce monsieur s'était montré gentil, alors qu'elle soignait une amie à lui qui était malade. Rosamund l'avait trouvé très accessible malgré son statut.

— Il était très aimable. Il m'a remis une bourse contenant dix guinées. C'est ainsi que j'ai pu ouvrir cette boutique.

Mme Radnor observa à nouveau les chapeaux.

— Quand est-ce arrivé ? demanda-t-elle. L'adresse inscrite dans le testament vous domicilie à Londres, mais là-bas, nul ne vous connaissait.

— J'y ai vécu un peu plus d'un an. J'ai repris le logement d'une femme de ma connaissance et j'avoue que nous n'en avons pas informé le propriétaire, de peur qu'il n'augmente le loyer. Je suis donc restée discrète. Je travaillais chez une modiste de la City pour tout apprendre de cet art, ainsi que la comptabilité, la recherche de fournisseurs... Les rêves, c'est bien joli, mais la mode est un vrai métier.

— Vous avez acquis les compétences dont vous aviez besoin pour réaliser votre rêve.

— En quelque sorte. Ensuite, je me suis installée ici car les loyers sont bien moins élevés à Richmond et la concurrence est moins rude.

— Où étiez-vous quand vous avez rencontré le duc ?

Rosamund se crispa légèrement.

— Pour toucher cet héritage, je dois vous raconter toute l'histoire ? demanda-t-elle d'un ton défensif qu'elle regretta aussitôt.

Mme Radnor ne parut pas s'en offusquer.

— Mon Dieu, non ! répondit-elle. Je ne voulais pas me montrer indiscreète.

Elle sortit deux autres cartes de son réticule.

— Voici les coordonnées du notaire à contacter pour obtenir votre dû, et voilà ma carte personnelle. Nous sommes un peu liées, comme deux femmes à qui le défunt duc a offert un cadeau inattendu. Quand vous viendrez en ville, n'hésitez pas à faire appel à moi si vous avez besoin de quoi que ce soit. En fait, indiquez-moi la date de votre venue et je vous recevrai.

Rosamund prit les cartes d'une main tremblante.

— Vous ne me demandez même pas de quelle somme vous héritez ? s'enquit Minerva.

— Ce sera toujours plus que ce que je possède aujourd'hui.

Peut-être pourrait-elle ouvrir sa boutique de modiste à Londres ou assurer l'avenir de sa sœur...

— J'aimerais savoir si cette somme est proche de cent livres. J'ai des projets.

— C'est bien plus, mademoiselle Jameson. Vous héritez de milliers de livres.

Des milliers de livres ! Rosamund en eut le souffle coupé.

— De plus, il est question d'une entreprise dont le duc possédait la moitié. Il vous lègue ces parts.

— Le duc... possédait une boutique de modiste ?

Mme Radnor posa une main sur celle de la jeune femme avec un sourire.

— Il n'est pas question de chapeaux, loin de là. Venez à Londres dans les plus brefs délais. Je vous aiderai dans vos démarches.

Rosamund se mit à rire, puis elle eut envie de pleurer. Elle agrippa la main de Mme Radnor.

— Je partirai pour Londres dès que je tiendrai debout sans défaillir, annonça-t-elle.

Deux semaines plus tard, Kevin Radnor retourna chez son cousin Chase à Mayfair. S'il était aussi exalté que lors de sa dernière visite, voire davantage, le trajet n'avait guère été agréable. La bonne société arrivait en ville pour la saison. Les routes peu fréquentées depuis des mois étaient encombrées de voitures et de charrettes.

Il mit pied à terre et confia ses rênes à un garçon d'écurie. Il entra sans plus de cérémonie que la dernière fois, sous le regard impassible du majordome qui se contenta de lui désigner le petit salon.

Chase et Minerva étant installés depuis peu, il leur restait quelques aménagements à effectuer. Cependant, la pièce lumineuse et spacieuse donnait sur un jardin.

— Où est-elle ? demanda-t-il sans préambule.

Chase posa les yeux sur lui et finit son café.

— Quel plaisir de te voir, Kevin. Et de si bon matin ! lança Minerva en regardant la pendule. Il est à peine 10 heures.

Kevin n'était pas d'humeur à écouter les sarcasmes de la jeune femme.

— Chase m'a écrit que Mlle Jameson arrivait en ville et que vous lui aviez proposé de l'héberger. Je sais donc qu'elle se trouve dans cette maison.

— C'est vrai, admit Minerva. Elle est là depuis deux jours et s'est rendue chez le notaire hier. Elle dort encore.

Kevin tourna les talons.

— Arrête ! ordonna son cousin.

Kevin se figea et pivota vers Chase, qui le foudroyait de ses yeux d'un bleu acier.

— Assieds-toi. Tu ne vas pas débouler dans sa chambre pour avoir avec elle la conversation qui te tient tant à cœur. Je comprends ton impatience, mais attends encore un peu.

— Bon sang, cela fait un an que j'attends ! Et je l'ai trouvée.

C'était bien lui qui avait trouvé Mlle Jameson, et non Chase, le détective qui avait été chargé de localiser les trois femmes à qui son oncle avait légué une fortune. Son métier était pourtant de mener des enquêtes. Ce n'était pas Minerva non plus, qui exerçait la même profession, si étrange que cela puisse paraître.

Celle-ci posa sur lui le regard plein d'empathie d'une nurse fatiguée par les caprices d'un enfant.

— Prends donc un petit déjeuner.

À contrecœur, Kevin accepta des œufs brouillés et s'assit en face de Chase. Un valet vint lui servir du café. Le jeune homme n'avait qu'une idée en tête : la femme qui tenait son avenir entre ses mains se trouvait à l'étage et dormait paisiblement, contrairement à lui, que le sommeil fuyait depuis longtemps.

— À quand remonte ton dernier repas digne de ce nom ? s'enquit Chase.

Kevin observa son assiette vide.

— Hier soir. Non ! Attends, avant-hier soir... J'étais occupé.

— Tu cherches toujours à résoudre ce problème de jeux de hasard ?

— Ce sont des probabilités. Et oui, j'y ai beaucoup réfléchi.

— Il semble un peu bizarre de jouer aux cartes avec un avantage de nature mathématique.

— Mon objectif est de gagner beaucoup d'argent.

Chase savait pourquoi son cousin avait un tel besoin d'argent.

— Tu trouveras une solution, assura-t-il.

— Ce ne sera pas forcément nécessaire. Tu héberges sous ton toit une femme susceptible de rendre ces manœuvres inutiles.

Kevin se tourna vers Minerva avec une nonchalance forcée :

— Comment s'est déroulé son rendez-vous chez le notaire ?

— Très bien. Mlle Jameson est un peu dépassée. Quant à Me Sanders, il s'est montré très bienveillant, comme à son habitude, et très clair dans ses explications. Il a répondu à ses questions.

— Quelles questions ?

Minerva échangea un regard complice avec Chase.

— Oh, les questions habituelles sur les conditions de son accession aux fonds. Il est évident que cette jeune femme a la tête sur les épaules et qu'elle est capable de gérer elle-même cet argent.

Kevin esquissa un sourire forcé. Son oncle, le défunt duc, avait légué à une quasi-inconnue plus d'argent qu'à lui-même, l'un de ses neveux préférés.

— Et le reste ? L'entreprise ?

Son entreprise à lui.

— Eh bien, fit Minerva, un peu gênée. Elle a demandé au notaire ce qu'elle devait en faire. Il avait le devoir de lui exposer ses options. Sache qu'elle ne semble guère avoir envie de vendre sa moitié de l'entreprise.

Enfer et damnation ! Kevin se promet d'étrangler Sanders.

— Il faut que je la voie ! Va la chercher. Sinon, Chase devra me repousser de son épée pour m'empêcher de monter.

Contrariée, Minerva se tourna vers son mari qui resta silencieux, se contentant de boire une gorgée de café.

— Je suppose que je peux aller voir si elle est levée. Cependant, je refuse de la réveiller. Et si elle n'est pas encore habillée, tu devras patienter. Reviens plutôt en début d'après-midi, comme tout visiteur civilisé.

— Je suis disposé à l'attendre le temps qu'il faudra. Je serai dans la bibliothèque.

Minerva se retira. Chase entreprit d'étudier son courrier pendant que Kevin se resservait d'œufs brouillés. Chacun des cousins Radnor possédait ses propres atouts. Ainsi, Chase excellait dans la recherche d'informations. Il était aussi capable de jauger une personne en très peu de temps, deux qualités qu'il mettait à profit dans sa profession.

— Qu'as-tu pensé d'elle ? s'enquit Kevin.

Chase posa la lettre qu'il lisait et réfléchit un instant.

— Elle est raisonnable et indépendante. Elle a ouvert une boutique qui semble rencontrer un certain succès, de quoi embaucher une vendeuse et une apprentie, à qui elle a laissé les rênes pour venir ici. Elle est d'origine modeste, mais n'a rien d'une paysanne. Elle m'a paru intelligente, même si je n'ai pas discuté très longtemps avec elle.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Elle est blonde. À part cela, je ne puis émettre qu'une opinion subjective. Quelle importance ?

Une blonde. Il s'attendait à des cheveux grisonnants, peut-être parce que seuls les chapeliers ayant une certaine expérience ouvraient leur propre boutique. Il devait en être de même pour les modistes. Naturellement, rares étaient les femmes qui recevaient une bourse bien garnie de la part d'un duc.

— Minerva trouve ses chapeaux ravissants. Spectaculaires sans être vulgaires, selon elle, poursuit Chase. Tu sembles contrarié que je ne t'en dise pas davantage.

— Tu sais combien c'est important pour moi. Je pensais que tu l'examinerais de plus près et que tu lui poserais quelques questions discrètes.

Chase sourit et reprit sa lecture.

— Tu es capable de mener ta propre enquête.

Kevin finit son petit déjeuner. Qu'est-ce qui pouvait amuser son cousin à ce point ?

Jamais Rosamund n'était entrée dans une demeure aussi somptueuse. Elle s'émerveillait du baldaquin de son lit, des rideaux, des élégants tableaux qui ornaient les murs. La chambre était spacieuse, de même que les pièces de réception du rez-de-chaussée. Les meubles étaient encore rares, mais de grande qualité.

Même les Copley ne vivaient pas dans un tel luxe, alors qu'ils étaient bien nés – moins que M. et Mme Radnor, bien sûr. Chase Radnor était le petit-fils d'un duc et le cousin de son héritier.

Elle quitta le lit à regret. Cela faisait au moins une heure qu'elle était réveillée, à réfléchir au tournant que prenait sa vie et à ce qu'elle allait faire de cet argent tombé du ciel. Elle pouvait en mettre de côté, pour que sa sœur ne finisse pas domestique comme

elle. Lily recevrait une véritable instruction, perspective qui lui procurait la plus grande joie.

Le reste de l'argent lui servirait à ouvrir une boutique à Londres. Mme Ingram gérerait celle de Richmond, le temps pour Rosamund de décider si elle voulait garder les deux commerces. À Londres, elle aurait besoin de personnel. Il fallait qu'elle commence ses recherches au plus vite.

Elle ne pourrait rester éternellement dans cette maison. Elle devait trouver un logement...

Rosamund regarda par la fenêtre. Le temps était couvert. En contrebas, dans le jardin, des bourgeons faisaient leur apparition. En songeant à sa nouvelle demeure, elle imagina des tulipes, des narcisses. Elle n'avait pas de gros besoins.

Si elle voulait être modeste, un logement modeste suffirait. Si, en revanche, elle voulait...

Elle n'osait mettre des mots sur son rêve, de peur qu'il ne disparaisse. Pour envisager son rêve secret, il fallait qu'elle affronte la vérité.

Si elle était riche, si elle habitait une belle demeure, portait des tenues raffinées, si elle devenait plus qu'une servante ou une modeste, serait-elle digne d'épouser Charles ?

Elle ferma les yeux pour imaginer son visage si beau, si fin, son sourire qui avait fait battre son cœur à tout rompre dès leur première rencontre. Depuis cinq ans, elle gardait précieusement ses traits en mémoire, grâce à son amour, sa foi en lui. Un tel amour méritait d'exister, non ? Et d'avoir un avenir. Même les parents de Charles l'accepteraient si elle était riche. Le jeune homme n'avait pas renoncé à elle de son plein gré. Il avait été envoyé au loin, et elle-même s'était retrouvée exclue de chez les Copley.

Elle revécut leur dernier baiser, avant que la voiture emporte Charles vers la côte. Elle s'était mise

en retrait pour assister à son départ et, ignorant les regards courroucés de ses parents, il l'avait prise dans ses bras pour l'embrasser avec fougue. Ensuite, il lui avait promis qu'ils seraient réunis un jour.

Rosamund n'était pas rêveuse de nature. Charles était bien né, et elle n'était que la fille d'un paysan de l'Oxfordshire. Une telle union n'était pas possible. Mais elle avait continué à l'aimer en secret, en gardant un espoir insensé.

À présent, grâce à cet héritage, elle avait une chance de réaliser son rêve.

Les pensées se bousculaient dans son esprit. Devait-elle prendre ce risque ? À l'image des bulbes qu'elle voyait par la fenêtre, son histoire d'amour pouvait-elle éclore et croître ?

Quelqu'un frappa doucement à la porte, interrompant sa réflexion. Minerva apparut sur le seuil, accompagnée de sa femme de chambre.

— Je vois que vous êtes réveillée. Mary a monté de l'eau et va vous aider à vous habiller.

— Il doit être tard. Il est grand temps que je me lève. J'ai quelques courses à faire cet après-midi.

Minerva referma la porte, laissant la domestique dans le couloir.

— J'ai à vous parler. Votre associé est en bas et souhaite vous voir.

Son associé ?

— Ah oui, l'autre M. Radnor, fit-elle. Kenneth.

— Kevin. C'est un cousin de mon mari.

— Dans ce cas, je me dois de le rencontrer pour ne pas offenser votre mari.

— Rencontrez-le surtout parce que vous êtes liés par cette entreprise.

Elle n'avait pas compris grand-chose à cette histoire de société. Elle n'écoutait pas vraiment le notaire à ce moment-là. Et elle n'avait pas envie de

rencontrer cet autre M. Radnor. Pas aujourd'hui. Elle préférait sillonner le quartier en quête de boutiques et de logements à louer. Elle avait envie de s'imaginer dans une belle voiture, avec Charles...

— Le temps de m'habiller, et je descends.

Pendant une demi-heure, Kevin marcha de long en large dans la bibliothèque. Puis il sélectionna un livre et s'installa sur le divan. Il essaya de lire mais son esprit était ailleurs, alors il posa l'ouvrage et s'adossa plus confortablement, les yeux fermés.

Quel enfer ! Il avait appris à parler affaires avec des interlocuteurs masculins. Il avait même adopté la bonhomie dont faisaient preuve les industriels entre eux. En revanche, avec une femme... Une fois de plus, il se demanda si son défunt oncle n'avait pas perdu la raison en rédigeant son testament.

Kevin réprima le sentiment de trahison qui enflait en lui. L'oncle Frederick était libre de disposer de son patrimoine à sa guise, après tout. Dans sa générosité incompréhensible et son excentricité légendaire, il avait décidé de léguer la moitié d'une entreprise prometteuse à une modiste aux origines douteuses, et totalement ignorante de la mécanique et de l'ingénierie. C'était son droit absolu.

Le jeune homme avait beaucoup réfléchi et en était venu à se dire que le défunt duc n'avait aucune foi en lui. Mais, bon sang, si l'oncle Frederick le croyait incapable de gérer cette société seul, il aurait dû confier l'autre moitié à un industriel accompli, non à Rosamund Jameson !

La porte de la bibliothèque s'ouvrit enfin. Kevin se leva pour faire face à Minerva, qui semblait plus déterminée que jamais. Comment Chase faisait-il pour ne pas voir en elle une mégère en sommeil ?

— Elle descend dans un instant, annonça-t-elle. Quelques minutes. Auparavant, je souhaite clarifier un détail avec toi.

Elle s'approcha, au point qu'elle dut lever la tête pour le regarder dans les yeux.

— Rosamund est mon invitée, déclara-t-elle. Et j'espère qu'elle deviendra mon amie. Je la trouve sympathique. J'attends de toi que tu la traites avec le respect dû à une dame. Ne la rudoie pas, garde ton calme, et même si tu la trouves pénible, ne le lui fais pas sentir. Et si tu l'insultes de quelque façon que ce soit, par des paroles ou des actions, par un soupir ou un air hautain, je ferai de ta vie un enfer.

— Je n'insulterais pas une femme.

— Pour l'amour du ciel ! Parfois, ta seule présence est une insulte envers les femmes. En tout cas, je t'aurai prévenu. Tiens-toi bien !

Sur ces mots, elle tourna les talons et quitta la pièce.

Exaspéré, Kevin secoua la tête. Lui ? Insulter les femmes ? C'était ridicule. Il ne pouvait insulter les femmes, car il leur adressait à peine la parole.

Soudain, il perçut un léger bruissement et se retourna. Une jeune femme était postée sur le seuil.

Rosamund Jameson n'avait rien d'une petite modiste insignifiante. Elle était grande, et sa toilette ourlée de fourrure suggérait un corps voluptueux aux formes sculpturales.

Seigneur. Le moindre détail de sa personne provoquait en lui un choc : ses yeux bleus, ses cheveux blonds, son teint de porcelaine, ses lèvres pulpeuses...

Une femme délicieusement belle.

Il la scrutait comme s'il cherchait à détecter quelque défaut sur elle.

En attendant qu'il la salue, elle se livra à son propre examen. Comme son cousin, Kevin Radnor était élancé. Ses cheveux bruns lui tombaient sur la nuque. Était-ce une nouvelle mode ou négligeait-il sa coiffure ?

Au contraire de son cousin Chase, il avait les yeux sombres. Très sombres. Son allure avait quelque chose de spectaculaire. Elle ne pouvait le nier : il était bel homme, avec ses traits fins et sa mâchoire volontaire. Il était presque beau, même.

Naturellement, il n'arrivait pas à la cheville de Charles ; il n'avait pas son sourire radieux ni son regard pétillant. Kevin Radnor lui rappelait davantage les précepteurs guindés qui se succédaient chez les Copley, des hommes encore jeunes mais qui ne savaient pas s'amuser. Rosamund n'imaginait pas qu'ils puissent plaire aux femmes, et elle pensait de même de l'homme qui se tenait en face d'elle.

Un peu embarrassée par son regard appuyé, elle s'avança dans la pièce.

— Je suis Rosamund Jameson. Vous souhaitiez me parler ?

Enfin, il s'anima.

— Oui. Je trouve important que nous nous rencontrions, puisque vous détenez désormais la moitié de ma société.

— Si j'en détiens la moitié, n'est-ce pas plutôt *notre* société ?

Il se détendit et afficha un sourire plein d'assurance.

— Asseyons-nous pour en discuter, voulez-vous ?

Elle se percha au bord du divan tandis qu'il s'installait dans un fauteuil, en face d'elle.

— Je suppose que vous avez été surprise d'hériter de la moitié d'une entreprise...

— Je ne m’attendais à aucun héritage, mais cet aspect m’a particulièrement étonnée, je l’avoue.

— Le notaire vous a-t-il expliqué en quoi consiste cette entreprise ?

Elle demeura impassible, décidée à ne pas se laisser intimider :

— Il s’agit d’une invention qui améliore l’efficacité des machines, déclara-t-elle d’un ton calme.

— Des machines à vapeur.

— Les explications du notaire étaient succinctes. Je confesse ne pas avoir compris les détails.

— Cela n’a rien d’étonnant. Même les hommes ont du mal à comprendre.

Cet air supérieur était insupportable.

— Si *même* les hommes ont du mal à comprendre, vous devriez peut-être leur montrer comment cela fonctionne. Les choses seraient plus claires, non ?

Il afficha un sourire plein d’indulgence qui déplut fortement à la jeune femme.

— C’est impossible, car on me volerait les plans pour la copier.

— Monsieur Radnor, ne m’en veuillez pas de vous poser une question par trop... féminine, mais si vous ne pouvez montrer cette invention à personne, comment l’entreprise peut-elle gagner de l’argent ?

— J’ai l’intention de la produire moi-même.

— Vous voulez dire que *nous* allons la produire. Avons-*nous* une usine ?

— Pas encore. J’attends un financement. Dès que je l’aurai obtenu, l’invention pourra être manufacturée.

Cette entreprise reposait donc sur une invention qui n’avait jamais été fabriquée, il n’y avait pas d’usine ni de financement...

— Je dois vous dire que je songe à vendre mes parts.

Il posa sur elle un regard noir.

— Vous ne pouvez pas faire une chose pareille !
gronda-t-il en se penchant vers elle.

— Le notaire m'a affirmé que si.

— Ce serait la fin de tout. Si vous vendez vos parts à quelqu'un, cette personne pourra à son tour vendre des parts et chaque acquéreur exigera de voir l'invention, avec les risques de plagiat que cela comporte. Cette entreprise doit être gérée de façon très stricte.

— Vous redoutez donc que quelqu'un vous vole l'idée ?

— Naturellement. Cette invention est si précieuse que je n'ose même pas en déposer le brevet, de peur que mes dessins ne soient volés.

— Vous croyez vraiment que je vous la volerais ?

Il s'adossa plus confortablement.

— Voler n'est pas le terme. On ne peut voler ce que l'on possède déjà.

— Je me réjouis que vous reconnaissiez ma qualité de propriétaire de la moitié de l'entreprise.

— Toutefois...

Il parut se raviser, puis elle vit son impulsion l'emporter sur la raison qui l'avait fait hésiter.

— Vous êtes une héritière. De nombreux hommes vont vous courtiser. Vous risquez de vous laisser influencer.

— Vous voulez dire : de perdre la tête.

— Oui.

— De tomber amoureuse au point d'agir contre mes intérêts.

Il se contenta d'un hochement de tête.

— Selon moi, vous êtes un homme qui prend les femmes pour des écervelées dénuées de sens commun.

— Les hommes perdent aussi la tête, rétorqua-t-il. Cela n'a rien à voir avec le fait que vous soyez une belle femme.

Cet adjectif la fit sursauter. Lui-même s'étonnait d'avoir prononcé ce mot.

— Et vous risquez de vous marier, s'empresstait-il d'ajouter. Votre mari voudra savoir ce que vous faites. Et s'il vous forçait à lui révéler les secrets de l'entreprise ?

Charles ne ferait rien de tel. Elle s'en voulut aussitôt de cette pensée. Elle n'en savait rien, après tout.

— Monsieur Radnor, je nourris les mêmes inquiétudes en ce qui vous concerne. Et si vous étiez épris d'une femme qui vous soutirait vos secrets ? Vous pourriez aussi détourner les fonds de l'entreprise pour la gâter, éponger ses dettes de jeu.

Il trouva cette hypothèse amusante.

— Je n'ai jamais été épris. Vous n'avez donc pas de souci à vous faire.

— Jamais ? Pas une seule fois ?

Il secoua vigoureusement la tête.

— Pas une seule fois, décréta-t-il. Cette invention est susceptible de faire de vous une femme très riche, mademoiselle Jameson. Plus riche que vous ne l'imaginez. Chaque machine à vapeur qui sera construite en aura besoin. Dans vingt ans, le train sera partout. Sans parler des machines dans les usines, et d'autres applications. Le moteur à vapeur va se développer. Vendre vos parts maintenant serait une folie.

À l'entendre, Rosamund eut l'impression qu'il valait peut-être mieux placer son argent dans les chemins de fer que dans cette invention. D'abord, elle ne serait pas contrainte de voir cet homme de façon régulière. Son regard intense la déstabilisait.

Il sourit. Un sourire un peu charmeur.

— Je m’occuperai de tout, dit-il. Vous pourrez vous concentrer sur vos autres affaires jusqu’à ce que l’argent afflue. Ensuite, vous pourrez songer aux façons de le dépenser.

Il sortit une feuille de papier de la poche de son manteau.

— Puisque nous sommes associés à égalité, nous devons nous accorder sur toutes les décisions concernant les finances et la stratégie. Cependant, je peux vous soulager de ces obligations si vous signez ceci.

La jeune femme prit connaissance du document. Pendant ce temps, Kevin alla chercher une plume et un encrier sur le bureau. Il les posa sur la table, près du divan.

— Vous avez compris ? s’enquit-il.

En partie. Certains mots la laissaient perplexe, mais elle pensait avoir saisi les points essentiels.

— Ce document vous accorde le contrôle absolu de l’entreprise, résuma-t-elle. Le droit de signer des contrats, d’effectuer des dépenses et de décider de son avenir sans avoir besoin de ma signature.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je vous donne l’impression d’être stupide, monsieur Radnor ? Si je ne vends pas mes parts – et rien de ce qui vient de se passer ne m’a convaincue de les garder –, je m’impliquerai dans les décisions. Je n’ai aucune intention de signer ceci.

Sur ces mots, elle laissa la feuille de papier voleter vers le sol.

Kevin se releva d’un bond et se mit à marmonner. Rosamund crut entendre « femme impossible » parmi quelques noms d’oiseaux. Elle lui laissa le temps de se ressaisir. Lorsqu’il se tourna vers elle, son visage exprimait une colère noire.

— Si vous tenez à vous impliquer, la moindre décision prendra bien plus de temps. Je vais perdre

des heures précieuses à vous expliquer les détails de mes projets, à vous enseigner la mécanique, les mathématiques. J'ai déjà perdu assez de temps à vous trouver, au détriment de mon projet qui est resté en suspens.

La jeune femme se leva à son tour.

— Et je suis là, à présent. J'aimerais vous poser une question, monsieur Radnor. Avez-vous déjà géré une entreprise rentable ?

Il ne répondit pas assez vite. Rosamund fut fixée.

— Moi, si, reprit-elle. J'ai des choses à faire, aujourd'hui. Je vous souhaite une bonne journée.

Sur ces mots, elle prit congé, la tête haute.

De retour dans sa chambre, elle laissa exploser sa colère en hurlant dans son oreiller.